

LA MOSQUÉE D'EL-WALÎD A DAMAS

ET SON INFLUENCE SUR

L'ARCHITECTURE MUSULMANE D'OCCIDENT

L'étonnante renommée dont jouit dans le monde musulman la grande mosquée des Omeyyades durant tout le moyen-âge, le nombre et l'étendue des textes qui lui sont consacrés, la situation qu'elle occupe, pour ainsi dire à la frontière de deux civilisations, font de l'étude de cet édifice un des chapitres les plus importants de l'histoire de l'art oriental. Sans vouloir entreprendre cette étude, que l'on attend de plus autorisés que moi (1), je désirerais seulement montrer ici que la grande œuvre syrienne intéresse, au moins autant que l'art oriental, l'art musulman hispano-magribin, et indiquer, pour ce qui concerne cette mosquée, une source de renseignements indirects, il est vrai, mais cependant au besoin fort utilisables.

Le fait que 'Abderrah'mân I^{er}, voulant bâtir la mosquée de Cordoue, se serait efforcé de la rendre pareille à la mosquée de Damas est affirmé par plusieurs historiens (2).

Bien que les conditions historiques de cette imitation nous soient encore inconnues, bien que nous n'ayons aucun renseignement positif sur l'appel adressé par les Omeyyades d'Espagne à des architectes de Syrie ou sur l'immigration spontanée qui les amena, sur la route que purent suivre ces artistes et l'époque de leur arrivée, l'état de la péninsule à la fin du VIII^e et au IX^e siècle nous permet de considérer leur venue

(1) M. Van Berchem a annoncé cette étude, qu'il est mieux préparé que personne pour mener à bien, dans ses *Inscriptions Arabes de Syrie*. Le Caire, 1897, p. 13, n. 1.

(2) Conde donne ce renseignement sans nommer ses sources, suivant son habitude : « El mismo rey trazo el plan de la obra, que se propuso que fuese semejante a la de Damasco ». *Historia de la dominacion de Arabes*, t. I, p. 211. Nous le trouvons également dans Al'Aini (art. d'Ahmed Zeki *L'Égypte et l'Espagne* ap. *Mélanges Codera*, p. 465).

comme très admissible, et l'imitation qui en résulta comme historiquement explicable.

L'Espagne ne fut pas seulement pendant trois siècles la dernière forteresse des Omeyyades ; dans ce chaos ethnographique que présenta la péninsule après la conquête, l'élément syrien occupait une place très importante. C'est grâce aux colonies syriennes d'Elvira et de Jaen que 'Abderrah'mân crut pouvoir débarquer et réussit à s'installer en Andalousie (1). C'est grâce à elles et aux Yéménites qu'il résista victorieusement à Yousef après son élévation à l'émirat. Dans la suite, le nombre des Syriens s'accrut par des immigrations successives ; ils constituèrent jusqu'au x^e siècle la seule armée permanente et furent les véritables soutiens de la puissance Omeyyade transplantée. Quoi d'étonnant à ce que la Syrie restât pour ces émigrés et pour l'émir toujours menacé autour duquel ils se groupaient la véritable patrie ? A ce que Damas demeurât pour eux le centre d'où émanait encore toute civilisation ? A ce que la résurrection de sa très réelle splendeur fût le but constant de leurs efforts ? A ce que ses monuments offrissent des modèles pour les fondations futures ? Ainsi Cordoue, puis Grenade s'efforcèrent d'être de nouvelles Damas ; la cour des émirs fut une imitation de celle des khalifes disparus, avant d'être cour des khalifes à son tour. Cordoue eut son palais Dimachq (2) et son er-Roçafa qui perpétuait le souvenir d'une construction d'Hichâm (3). Il est impossible à l'heure actuelle de savoir si l'architecture de ces édifices civils s'inspirait de celle des palais Syriens. Il est bien difficile de se rendre compte, par le seul examen des monuments, jusqu'à quel point la mosquée de Cordoue reproduisait la mosquée de Damas.

Peu de choses, en effet, ont vraisemblablement résisté aux cinq incendies qu'a traversés l'œuvre d'El-Walid et aux réfections qui ont suivi ces ruines (4). Des massifs de la maçonnerie primitive, des colonnes et quelques fragments de l'ornementation ont seuls survécu (5). Mais pour préciser les conjectures que peut nous permettre l'étude directe de ces débris, nous

(1) Cf. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. I, p. 309-385. Sur la répartition des Syriens en Espagne par Aboû l-Kattar, où se marque la tendance à constituer une « nouvelle Syrie », cf. Ibn el-Athir, trad. Fagnan, ap. *Rev. Africaine* 1897, p. 195 ; Reinaud, trad. d'Aboulfeda, t. II, p. 253, n. 1. Sur l'appel adressé par 'Abderrah'mân à ses parents et clients restés en Syrie, Dozy, *loc. cit.*, t. I, p. 385, Ibn el-Athir, *l. c.*, p. 258, Maqqari, *Analectes*, II, p. 32.

(2) Cf. Maqqari, trad. de Gayangos, t. I, p. 212.

(3) *Ibid.*, p. 211. Ibn el-Athir, trad. Fagnan, *Rev. afr.*, 1897, p. 258. Sur er-Roçafa, qui était aussi le nom d'un célèbre palais abbasside, cf. Reinaud, trad. d'Aboulfeda, t. II, p. 253 n. ; Fournel, *Berbères*, t. I, p. 308, n. 3.

(4) Voici les dates de ces incendies qui ont attaqué tout ou partie de l'édifice : 1069, 1250, 1400, 1479, 1893.

(5) Sur les parties qui ont échappé au dernier incendie, cf. Van Berchem, *loc. cit.*, p. 12.

avons heureusement de fort nombreuses descriptions de son premier état. Elles nous révèlent de notables analogies existant entre les deux mosquées. On a parfois l'impression que la description de l'une s'accommoderait encore à l'autre sans trop de retouches. De plus, certaines formes, visibles à la mosquée de Damas dans son dernier état, et datant d'une de ses restaurations, se trouvent assez fidèlement reproduites à Cordoue. On est dans ce cas autorisé à croire que ces formes, employées en Syrie à une époque relativement récente, ne sont que des survivances de formes primitives, dont la mosquée de Cordoue atteste l'ancienneté d'une manière à peu près indiscutable. En effet, sauf les grands remaniements très apparents que lui a fait subir l'Espagne catholique, la vieille mosquée d'Occident s'est assez peu modifiée. Elle nous apparaît donc comme la copie suffisamment bien conservée d'un modèle disparu, comme une réplique dont nous avons perdu l'original.

A vrai dire, cette réplique ne fut probablement jamais d'une fidélité parfaite, cette copie ne fut pas servile.

Je tenterai de présenter ici un bilan sommaire des dispositions et des formes qui semblent leur avoir été communes.

Il est assez curieux de constater que l'analogie des deux monuments se manifeste déjà dans les péripéties de leur fondation.

C'est d'abord le partage du temple avec les vaincus. Pendant environ soixante ans, St-Jean de Damas abrite les chrétiens qui célèbrent leur culte à l'Ouest et les musulmans qui prient à l'Est (1). De même l'église St-Vincent est divisée en deux parties : l'une est la première mosquée d'Andalousie, l'autre est le seul temple de Cordoue qui reste aux mains des Espagnols. La similitude est frappante ; elle n'a pas échappé aux chroniqueurs arabes : Er-Rhazi rapporte même, d'après le jurisconsulte Mohammed ben 'Isâ, que les musulmans d'Espagne tirent argument de ce qu'avait fait El-Walid pour en agir ainsi (2).

Ce fait n'est pas le seul où se puisse constater comme l'ébauche d'une sorte de tradition Omeyyade. Quand les Omeyyades de Cordoue demandaient la collaboration des artistes de Byzance, des sculpteurs et des mosaïstes pour travailler à leur mosquée (3), ils ne faisaient que suivre

(1) Cf. Ibn Batoutah, trad. Defrémery, t. I, p. 197. Ibn 'Asâkir, trad. Sauvage, *J. As.*, 9^e série, t. VIII, pp. 190-91 et Quatremère, *Mamlouks*, t. II, 1^{re} partie, pp. 262 et ss. Sur les scrupules tardifs de 'Omar ben 'Abd el-'Aziz à l'égard de la légitimité de ce partage, *ibid.*, p. 272.

(2) Cf. *Al Bayano'l-Mogrib*, trad. Fagnan, t. II, p. 378 ; Maqqari, trad. Gayangos, t. I, pp. 287, 218.

(3) « El-Hakim avait écrit à ce sujet au roi des Roûm et lui avait ordonné (*sic*) de lui expédier un ouvrier capable, à l'imitation de ce qu'avait fait El-Walid ben Abd el-Melik lors de la construction de la mosquée de Damas ». *Bayano'l-Mogrib*, trad. Fagnan, t. II, p. 392 ; voir aussi Edrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 259.

l'exemple d'El-Walid qui, pour ses temples de Damas, de Médine et de Jérusalem, leur avait également fait appel (1). Bien des remarques seraient à faire relativement à cet emploi des ouvriers grecs, bien des points à préciser d'après les renseignements assez contradictoires que nous fournissent à ce sujet les chroniqueurs musulmans. Ces recherches, si intéressantes en ce qui touche les rapports des basileus et des khalifes, la situation faite aux artistes dans l'empire grec et surtout la formation du style arabe, n'ont pas un rapport immédiat avec la question qui nous occupe et je n'ai donc pas à m'y arrêter; qu'il me suffise de remarquer seulement ici que le partage par El-Walid de St-Jean entre les deux cultes, que l'annexion de l'église toute entière et sa démolition, que la demande directement adressée à l'empereur de Byzance pour faire venir des ouvriers, principalement des mosaïstes, et pour se faire livrer les *fsifsa* qui devaient décorer les murs de sa mosquée, paraissent bien constituer des précédents dont les Omeyyades d'Espagne s'inspireront et se réclameront même au besoin quand ils songeront à édifier la grande mosquée d'Occident.

Il semble que le plan de la mosquée de Damas soit demeuré tel qu'il était d'abord, et qu'il ait survécu à la plus grande partie des superstructures. En admettant qu'il en soit ainsi, il reste bien des points obscurs en ce qui touche l'histoire de son invention elle-même. Ce plan, si nous en croyons Ibn 'Asâkir, serait une complète innovation d'El-Walid (?). La plupart des historiens s'accordent à dire que de l'église il ne conserva que les quatre murs d'enceinte avec les deux tours du Sud (3). D'autre part, M. Spiers reconnaît dans la disposition actuelle des rangées de colonnes allant de l'Est à l'Ouest la disposition chrétienne, qui aurait été conservée comme le plus grand nombre des colonnes elles-mêmes (4); il établit avec beaucoup de vraisemblance que le plus grand changement fut l'addition de ce qu'il appelle le transept, c'est-à-dire la large nef

(1) Presque tous les auteurs mentionnent cet appel, cf. Quatremère, *Mamlouks*, II, 1^{re} partie, pp. 265, 267; Guy le Strange, *Palest. under the Mosl.*, p. 241; Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, trad. de Slane, II, p. 375, etc.

(2) « Puis on commença les travaux d'après un plan noble et admirable qui n'avait pas encore été mis en pratique » (Quatremère, *Sult. Mamlouks*, t. II, 1^{re} part., p. 265).

(3) Cf. Ibn 'Asâkir, *loc. cit.* Ibn Batoutah, trad. Defrémery, t. I, p. 197. D'après Aboulfeda, trad. Stan. Guyard, t. II, p. 8, et Edrisi, trad. Jaubert, t. I, p. 362, la part d'El-Walid semblerait plus réduite. M. R. Dussaud, qui s'est occupé tout spécialement de la mosquée, m'écrit qu'il croit pouvoir conclure de l'étude des textes et de l'examen du monument l'identité des plans chrétien et musulman. Ses judicieuses remarques feront, je l'espère, l'objet d'un travail personnel.

(4) Un certain nombre, cependant, étaient empruntées à des constructions chrétiennes, entre autres à la Kanisâ Maryam d'Antioche d'où on les avait amenées par eau (Maçoudi, II, 407, ap. G. le Strange, *Palest.*, p. 363).

allant du Nord au Sud, et l'érection au centre de la grande coupole (1). Cette coupole serait de création musulmane ou byzantino-arabe (2). Il convient de remarquer cependant que l'église avait elle aussi, soit une coupole, soit une sorte de *domus arae* qui joue un rôle assez important dans le récit de la démolition par le khalife (3). Où s'élevait cette tour ? Où était placé l'autel ? D'une manière plus générale, en quoi le plan de Saint Jean guida-t-il El-Walid et en quoi le khalife se conforma-t-il au plan déjà employé dans les quelques mosquées préexistantes ? En un mot, dans quelle mesure la mosquée de Damas s'accommodait-elle à ces deux types : le type local chrétien et le type rituel musulman (4) ? Ce sont là des points que des études ultérieures élucideront sans doute. Ces recherches sont loin d'être indifférentes en ce qui concerne la mosquée de Cordoue. En effet, si on les prend dans leur ensemble, le plan de Damas et celui de Cordoue, j'entends le plan primitif de 'Abderrah'mân I^{er} avant les additions de H'akem II et d'El-Mançoûr, ces deux plans, dis-je, offrent de grandes analogies en dépit de différences de proportions que la disposition du terrain et les constructions préexistantes suffisent à motiver : même ordonnance de la cour précédant la salle de prière et entourée de trois galeries simples, même situation du minaret au centre du mur Nord et en saillie sur ce mur (on sait que le minaret El-Arous est le seul qui, de l'aveu des chroniqueurs, soit une création originale d'El-Walid) (5) ; même position de deux portes latérales dans la partie de la cour la plus rapprochée de la salle de prière ; dans l'un et l'autre édifice, la salle de prière s'ouvrait largement sur la cour sans que des murs vinssent interrompre la rangée d'arcades ; à Cordoue, une coupole placée en avant du mihrâb rappelle la coupole de l'aigle, dans des pro-

(1) Spiers, article ap. *Palestine exploration fund. Quaterly Statement*, 1897, p. 294 ; Dickie, *ibid.*, p. 272. Ces deux études, auxquelles sont joints un plan en partie reproduit ici et des relevés faits sur place peu de temps après l'incendie de 1893, sont naturellement d'une importance capitale en ce qui concerne le dernier état de la mosquée.

(2) Spiers, *loc. cit.*, p. 294 ; Dickie, p. 272.

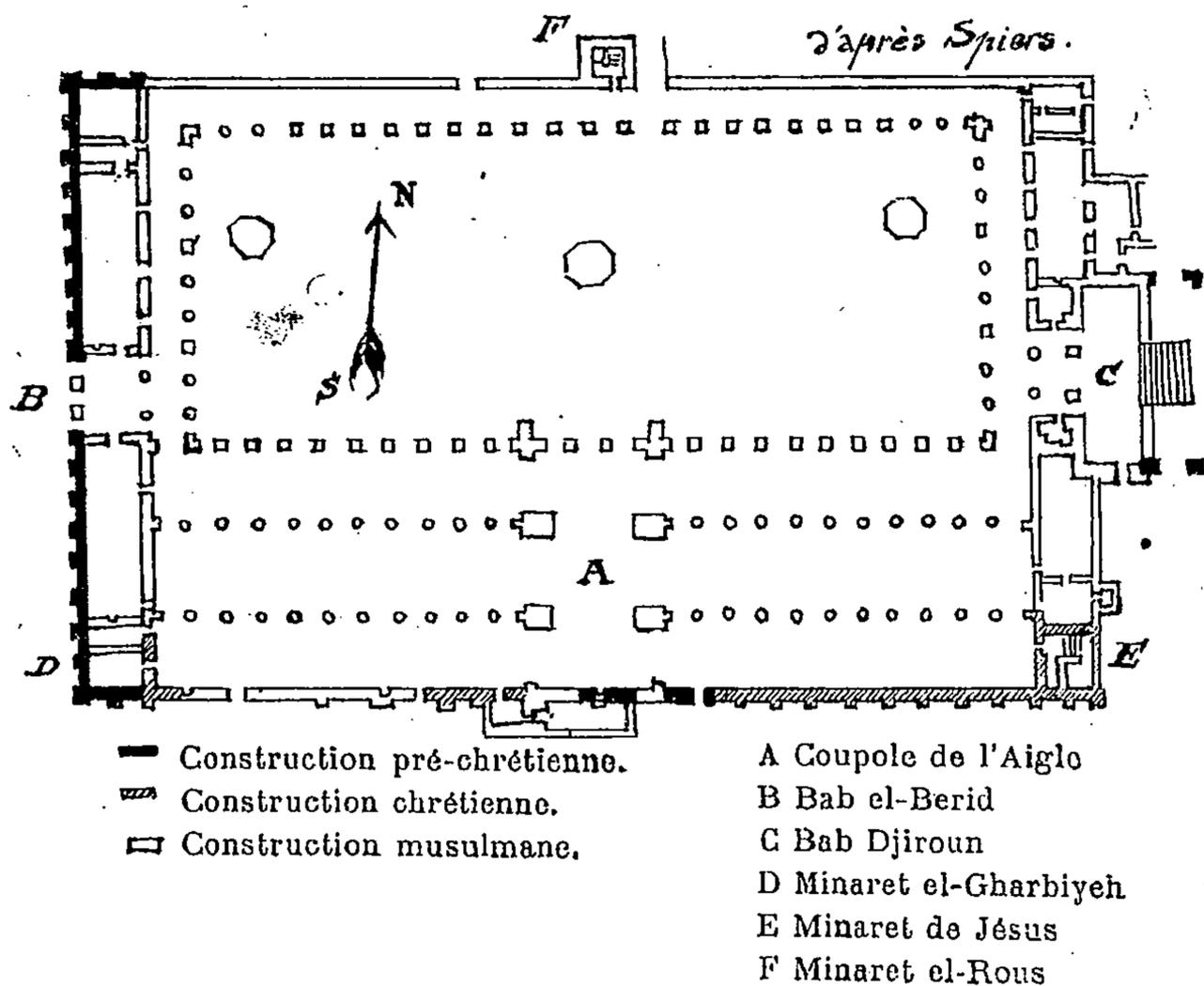
(3) « Le prince monta aussitôt sur la partie la plus élevée de l'église, au-dessus du grand autel, que l'on désigne par le nom d'Al-Schahid (le témoin). Après quoi il prit le bas de sa robe, qui était d'une couleur aussi jaune qu'un coing, et l'enfonça dans sa ceinture ; puis saisissant une hache, il en frappa la pierre la plus haute de l'édifice et la précipita en bas. » (Quatremère, *Sult. Mamlouks*, t. II, p. 264, d'après Ibn 'Asâkir). — D'après Yâqoût, *Palest. under the Mosl.*, p. 260, c'est une coupole, « la coupole jaune », que le khalife attaque le premier.

(4) Le plan de l'église préexistante se fait sentir dans plusieurs églises syriennes ayant conservé la disposition des trois nefs chrétiennes. (Cf. Van Berchem, *Notes d'Archéol. ap. J. As.*, 1891, p. 426-427).

(5) Cf. Abou'l-Baqâ, ap. Abdallatif, trad. de Sacy, p. 575-576. — Ibn Batoutah, trad. Defréméry, t. I, p. 203-204. — Moqaddasi, trad. Guy le Strange, p. 21.

portions beaucoup plus réduites, il est vrai; enfin, il n'est pas jusqu'au palais andalous voisin de la mosquée, et duquel on venait directement par un passage s'ouvrant au Sud dans l'enceinte même de la maqçoura, dont le prototype ne se put retrouver à Damas (1).

Cependant une différence, dont on ne peut se dissimuler l'importance, distingue l'œuvre de 'Abderrah'mân de l'œuvre d'El-Walid; je veux parler



Pl. I. — PLAN DE LA MOSQUÉE DE DAMAS.

de l'ordonnance de la salle hypostyle. A Damas, deux rangs d'arcades divisent la salle de prière en trois allées orientées de l'Est à l'Ouest; à Cordoue, des nefs beaucoup plus nombreuses vont du Nord au Sud parallèlement au grand axe.

Peut-être faut-il faire intervenir, dans un des cas, ou dans tous les deux à la fois, l'influence de l'église chrétienne primitive pour expliquer cette dissemblance. Si l'ordonnance de St-Jean devint celle de la mosquée,

(1) Sur le palais de Damas bâti par Mo'awiya, cf. Ibn 'Asakir, ap. Quatremère, *loc. cit.*, p. 263; Muqaddasi, trad. G. le Strange, p. 22; Ibn Batoutah, trad. Deifréméry, t. 1, p. 207. — Sur celui de Cordoue, cf. Maqqari, trad. Gayangos, p. 208-209; *Al Bayano'l-Moghrib*, trad. Fagnan, t. II, p. 381; Edrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 260.

la grande nef Nord-Sud contrecarre logiquement le plan primitif pour l'accommoder au nouveau culte. La mosquée de Cordoue n'a fait qu'adopter cette seconde orientation pour toutes ses nefs. D'autre part, l'orientation de Saint Vincent n'a-t-elle pas, en quelque manière, influé sur le plan de 'Abderrah'mân ?

Quoiqu'il en soit de cette très importante divergence de conception, il convient de remarquer que l'effet général des deux salles, avec leurs colonnes multiples, leurs grands espaces sombres et leurs coupoles abondamment éclairées devaient présenter de très grandes analogies. Les formes extérieures des deux mosquées les rapprochaient bien davantage.

Il règne encore quelque obscurité en ce qui concerne l'origine du minaret carré et sa répartition géographique (1). Inconnu en Perse, rare en Égypte et en Tripolitaine, il fut très probablement le seul connu en Espagne, en Sicile et pendant fort longtemps, dans tout le Maghrib. Muqaddasi nous le présente comme un des traits caractéristiques des mosquées syriennes (2), et de fait la Syrie nous en offre les plus vieux exemples. A la mosquée de Damas, deux des minarets étaient, de l'avis unanime des chroniqueurs, des anciennes tours chrétiennes (3), le troisième, qui fut bâti par El-Walid, devait reproduire sensiblement les dispositions de ses aînés. Une tour carrée dont un ou deux lits de brique ou de pierre en saillie agrémentent seules la silhouette, une ou deux baies superposées divisées chacune par deux arcatures retombant sur une colonnette médiane, tels sont encore, dans leur partie inférieure, les caractères essentiels du minaret de Jésus et du minaret el-Arous (4) ; tels sont aussi les caractères les plus constants des vieux minarets occidentaux : celui de la mosquée de Cordoue (dont nous avons une description de 1372) (5), la Giralda et la Kotoubiya de Marrâkech. Les parties hautes des minarets de Damas ont subi des modifications notables. D'après un dessin du voyageur russe Barsky, datant de la première

(1) Cf. Choisy, *Hist. de l'architecture*, t. II, p. 127.

(2) Muqaddasi trad. Guy le Strange, p. 75.

(3) M. Dussaud a l'obligeance de me communiquer une série de marques de tâcherons, « lettres grecques dont la forme est antérieure à l'hégire et paraît se rapporter au IV^e siècle de notre ère ». Elles ont été relevées par lui sur le minaret Sud-Est, et surtout sur le minaret Sud-Ouest : leur existence confirme absolument l'antiquité de ces tours.

(4) Il y avait deux autres minarets aux angles Nord-Est et Nord-Ouest qui furent jetés bas par El-Walid. Quant au minaret Sud-Ouest, dans son dernier état, il est l'œuvre du Sultan Qaït-bey. Cf. Spiers, *loc. cit.*, p. 296.

(5) Cf. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture des Arabes*, p. 25 n. 2, 29 n. Cette tour datait de 334 h. (945-6 J. C.), cf. Maqqari, trad. Gayangos, I, p. 224, 225. Elle en remplaçait une édifiée par Hichâm (788-796 J. C.) (cf. Bayan, trad. Fagnan, II, p. 109).

moitié du xviii^e siècle (1), le minaret de Jésus paraît avoir comporté, comme les tours maghribines, un crénelage couronnant sa plate-forme. Des édicules élancés à étages et à toits pointus surmontent maintenant les minarets de Damas. Ils sont trop visiblement apparentés aux tours égyptiennes pour que l'on ne soit tenté d'y voir des additions postérieures. Un examen des plus vieux minarets syriens ou des représentations figuratives qui en sont restées permettra peut être d'établir qu'ils supportaient un édicule carré plus réduit, semblable à ceux des tours occidentales, et que l'analogie, si frappante en ce qui concerne la base, se continuait jusqu'au couronnement (2).

Comme presque tous les édifices musulmans, la mosquée d'El-Walid ne présentait presque aucun décor extérieur. L'ornementation, concentrée aux portes, y avait conservé son caractère antique. Un crénelage faisait le tour des murs (3) sur lesquels les toits des nefs ne portaient pas directement. Ce crénelage est encore visible à Cordoue. Les merlons damasquins, d'après le dessin de Barsky, affectaient la forme bien connue de triangles à redans. Cette forme (et les variations auxquelles elles devaient donner naissance dans l'Espagne et l'Afrique musulmane) est d'une origine très ancienne et encore très obscure, puisqu'on la rencontre dans les édifices assyriens (4), dans les palais persans (5), et qu'elle semble d'un usage assez répandu dans plusieurs parties de l'Arabie (6).

(1) Reproduit ap. de Beylié, *L'habitation byzantine*, p. 60.

(2) M. Van Berchem, me rappelant le texte de Merrakechi sur la tour de H'assân à Rbât' (*Hist. des Almohades*, trad. Fagnan, p. 230), me signale la parenté possible des minarets occidentaux avec le phare d'Alexandrie dans son dernier état. (Sur les états successifs du phare, et son identification avec le château du Sultan Qait-bey, je renvoie aux pages très importantes de son *Corpus inscript. arab.*, p. 674, etc.). Le rapport des minarets avec les *manâr* et avec le plus célèbre d'entre eux est une question délicate, qui a d'ailleurs été indiquée dans cette même *Revue Africaine* par M. Doutté. (*Les minarets et l'appel à la prière*, *Rev. Afr.*, 1899, p. 339 et s.). Son examen mérite d'être fait à part. Qu'il me suffise d'établir ici : que le minaret carré occidental offre les plus frappantes analogies avec les tours syriennes, en particulier avec le minaret El-Arous, œuvre d'El-Walid, comme position, forme générale, couronnement de la plate-forme, dispositif et tracé des ouvertures, et qu'il semble bien en être imité. J'ajouterai que le minaret carré paraît avoir fait au Maroc même l'objet de recherches tendant à en fixer le type d'une manière définitive dès le milieu du x^e siècle, 240 ans avant la construction de la tour de Rbât' (cf. *Kartas* trad. Beaumier, p. 69).

(3) Cf. Ibn 'Asâkir ap. Quatremère, *Sult. Mamlouks*, II, p. 273, Abdallatif, trad. de Sacy, p. 417.

(4) Cf. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, t. II, p. 263 et ss.

(5) Cf. Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, t. III, p. 78, 79; v, 2³.

(6) Cf. Huber, *Journal d'un voyage en arabie*, p. 124 et 133, de Landberg, *Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale*, H'ad'ramoùt, p. 400 n. 1.

Avec les contreforts qui, à Damas, faisaient de distance en distance saillie sur les murs, nous abordons l'examen des formes constructives.

Les contreforts sont rares, presque exceptionnels dans l'architecture byzantine (1). Comme les constructeurs romains, les constructeurs chrétiens trouvent de préférence leurs points d'appui à l'intérieur des édifices. Ceux-ci, qui sont à vrai dire moins des contreforts véritables contrebutant des poussées intérieures que des massifs épaulant les murs et en augmentant l'assiette, sont, pour une bonne partie, antérieurs à l'époque chrétienne. En effet MM. Dickie et Spiers ont reconnu que le mur occidental tout entier et quelques mètres des murs Nord et Sud préexistaient à l'église St-Jean (2) ; ces parties sont régulièrement pourvues de contreforts. Le mur Sud qui presque en entier est de création byzantine en est également pourvu. Seuls les murs de construction musulmane, c'est-à-dire le mur Est et la presque totalité du mur Nord n'en comportent pas. Ce serait donc une disposition antique et chrétienne que les architectes d'Occident auraient adoptée lorsqu'ils copièrent ces piles dans la mosquée de Cordoue. Dans ce second édifice, nous trouvons les contreforts répartis de la manière suivantes : régulièrement placés contre le mur Sud, ils y correspondent aux arcatures qui divisent les nefs ; ils sont plus espacés mais assez larges sur les flancs Est et Ouest le long de la salle de prière, plus réduits comme volume mais très réguliers dans la partie Ouest et Sud de la cour, qui date de 'Abderrah'mân, enfin nous n'en trouvons dans tout le pourtour du Çah'n, qui date d'El-Mançoûr, qu'un seul au milieu de la portion Est.

On le voit, nous rencontrons chez les constructeurs de Cordoue un emploi mieux gradué, plus logique et pour ainsi dire plus conscient de cet organe d'épaulement dont les parties anciennes de Damas leur avaient pu fournir des modèles, et que les architectes d'El-Walid avaient méconnu ou négligé.

En ce qui concerne les supports intérieurs, on sait que les arcades des nefs de Cordoue constituent une des conceptions les plus originales de cette période de l'art musulman. Rappelons brièvement quel en est le principe.

Au lieu de surmonter de murs pleins les colonnes de marbre qui s'y trouvent remployées, on a seulement relié ces colonnes entre elles par des arceaux légers ; des piles de maçonnerie surmontent ces colonnes ; elles sont, en plusieurs parties de la mosquée, flanquées de colonnettes

(1) Cf. Viollet-le-duc, *Entretiens sur l'architecture*, t. 1, p. 210, 211 et *Dictionnaire de l'architecture*, t. IV, p. 284. Choisy, *Hist. de l'architecture*, I, p. 328, II, p. 14.

(2) *Loc. cit.*, p. 269 et ss., 294 et plan.

en encorbellement. Ces piles et ces colonnettes supportent elles-mêmes un second rang de grands arcs supérieurs qui soutiennent le plafond.

Dans certaines parties de la mosquée, des arcs d'entretoisement portent sur les arcs inférieurs, bandés d'une clef à l'autre et soudés en leur milieu aux piles surmontant les colonnes.

Par ce procédé ingénieux et d'un surprenant effet décoratif, ont obtenu une structure très résistante et très légère à la fois, et l'on pouvait adapter à une salle relativement élevée des colonnes de dimensions réduites, et fixes puisqu'empruntées à des édifices étrangers. Il est facile de reconnaître et d'indiquer les avantages d'une telle invention ; il est plus malaisé d'en démêler les origines immédiates. Cependant, s'il ne paraît pas possible de déterminer les modèles qui donnèrent directement l'idée de cette structure, il semble bien que ce soit encore là une création toute imprégnée de traditions byzantines, et très probablement même germée dans l'esprit de constructeurs byzantins.

Les basiliques chrétiennes fournissent de très nombreux exemples de petites arcades, fenêtres et arcs de décharge évidant les murs au-dessus des grands arceaux. A Ste-Sophie, dans les tympans de la grande coupole, on compte trois étages d'arcades superposées, les deux d'en haut laissant passer la lumière du dehors, la troisième, immédiatement au-dessus des galeries, est composé d'arcades aveugles qui ne peuvent servir qu'à alléger la structure.

Le procédé est également fréquent dans les églises syriennes ; à la mosquée El-Aqça nous trouvons deux étages d'évidements, l'étage supérieur formé de fenêtres de petites dimensions éclairant la nef centrale, l'autre, aux baies plus longues, s'ouvrant sous les combles des bas-côtés. Ces derniers évidements sont assez irrégulièrement disposés au-dessus des grands arcs. Une entente meilleure de la répartition des charges se remarque à la mosquée de Damas. Là, deux petits arceaux surmontent chaque grand arc et les charges supérieures se trouvent reportées, ainsi qu'elles le sont dans les arcades de Cordoue pourvues d'arc d'entretoisement, sur les piles et au centre des arcs inférieurs (1).

Deux solutions interviennent : dans les nefs, nous trouvons chaque grand arc surmonté de deux évidements placés côte à côte, dans la cour chaque grand arc est surmonté d'un défoncement rectangulaire meublé par deux arcades portant sur une colonnette médiane.

Ces deux solutions datent-elles l'une et l'autre d'El-Walid ? Un texte assez obscur d'Ibn 'Asâkir, qui semble dépeindre la structure employée aux galeries de la cour, paraît attribuer cette seconde disposition à la

(1) Parlant de l'aspect général de cette ordonnance, M. Choisy dit : « Toute la construction est à jour ». *Hist. de l'architecture*, t. II, p. 121. Cette expression est celle qui caractériserait le mieux les travées de Cordoue.

mosquée primitive toute entière. Voici la traduction qu'en donne M. Sauvaire :

« Ensuite El-Walid voulut que la mosquée fut bâtie (et formée) de pilastres jusqu'aux lucarnes. Un des maçons étant entré dit : il ne faut pas qu'on y construise des arcades ; nous relierons les piliers les uns aux autres, puis nous mettrons des pilastres, nous poserons des colonnes, et nous établirons sur les colonnes des arcades qui supporteront le plafond ; nous rendrons la construction plus légère pour les colonnes et entre chaque deux colonnes nous placerons un pilier. C'est ainsi que la construction fut faite, dit le chroniqueur (1) ».

Ce texte, on le voit, semble bien décrire les arcades de la cour : la présence de colonnes dans les parties hautes, l'alternance caractéristique des colonnes et des piliers inférieurs y sont nettement indiquées. Faut-il en conclure que toute la mosquée comportait ce même dispositif (2) ? Je n'ai pas ici à examiner la question. Je ne veux qu'indiquer l'analogie curieuse existant entre cette solution et celle que nous trouvons employée à Cordoue, analogie que le texte de d'Ibn 'Asâkir met singulièrement en lumière. Que l'on compare, en effet, ce fragment de la « Description de Damas » à la description donnée plus haut des arcs superposés de Cordoue. La présence de piles surmontant les colonnes, les murs au-dessus des arceaux presque totalement annihilés, l'arceau considéré comme une liaison de maçonnerie, comme un chaînage appareillé, l'emploi d'un second étage de colonnettes, posées sur les arcs dans un cas, en encorbellement dans l'autre, d'un second étage d'arcs soutenant directement le plafond : autant d'expédients que la même recherche a, dans les deux cas, provoqués. D'après le récit du chroniqueur, il semble que cette recherche de l'allègement et de la surélévation des travées n'avait pas encore donné naissance à une formule traditionnelle qui put s'imposer à l'esprit des architectes ; chaque nouvel édifice occasionnait une tentative originale, pouvait marquer un progrès nouveau. Ainsi les baies à arcades géminées de Damas apparaissent comme un acheminement naturel vers la superposition d'arcs de Cordoue. Celle-ci semble une solution très voisine, à la vérité, mais plus hardie du même problème d'architecture.

Les travées des nefs ainsi pourvues de colonnes et de piliers d'assez faible épaisseur étaient interrompues par quatre piles massives suppor-

(1) *Journal Asiatique*, 9^e série, t. VII, p. 189.

(2) Moqaddasi (p. 17-18) l'attribue à la cour seule, Ibn Jobaïr (Guy le Strange, *Palestine*, p. 246) également. On a vu que le texte de d'Ibn 'Asâkir laissait subsister un doute à cet égard ; il en est de même du texte de Yâqout traduit par Guy le Strange, *Palestine*, p. 263, qui, sur le témoignage d'un « ancien auteur », décrit deux étages de colonnes, sans spécifier que cette ordonnance était limitée à la cour.

tant la grande coupole. Placée en avant de la maqçoûra, au centre d'une nef plus élevée que les autres et perpendiculaire à celles-ci, comme la tête et le corps d'un oiseau entre ses ailes éployées, la coupole de l'aigle a provoqué l'admiration de tout le moyen-âge musulman ; de même que son aînée de Sainte-Sophie, elle a son histoire et sa légende. Sur le désir exprimé par le khalife d'édifier un dôme au centre de la mosquée, on fait creuser les fondations jusqu'à ce qu'on atteigne l'eau, on y jette des paquets de sarments (peut-être des pilotis) sur lesquels on pose les pierres. La coupole élevée s'écroule ; un des architectes s'engage à la réparer à condition qu'il conduira seul les travaux. Il rétablit les piles jusqu'à une certaine hauteur, laisse tasser la maçonnerie pendant un an, et achève l'ouvrage à la satisfaction du prince. Ces détails et d'autres encore qui nous sont complaisamment rapportés traduisent tous la même impression de tour de force, de splendeur encore non soupçonnée que cette construction laissa dans les esprits.

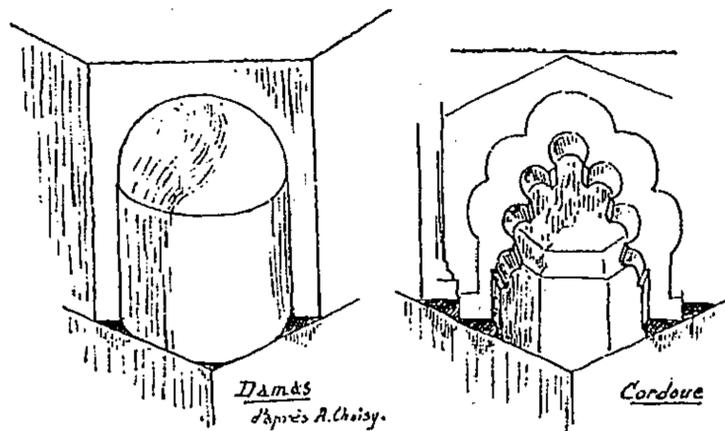
Tous les chroniqueurs, ou presque tous, l'attribuent à El-Walid ; M. Spiers (1) croit reconnaître à certains indices qu'elle n'est pas du plan musulman primitif et admet trois stades successifs : 1° l'église Saint-Jean partagée entre musulmans et chrétiens qui se servent les uns et les autres d'une même porte Sud encore visible à gauche du mih'râb principal (2) ; 2° la mosquée conservant en grande partie la disposition des nefs chrétiennes, mais après condamnation de la porte Sud primitive et adjonction d'une nef Nord-Sud plus large que le reste de la construction ; 3° la mosquée à peu près telle que nous la voyons, avec coupole sur la grande nef. Il admet cependant que cette coupole date du khalife El-Walid, devant les assertions formelles des chroniqueurs. Il ne croit pas, d'autre part, qu'elle nous soit parvenue dans son état primitif ; les plus grands doutes sont en effet permis sur sa conservation. Probablement atteinte par l'incendie de 1068, rebâtie ou restaurée en 1082, elle fut en 1202 fendue par un tremblement de terre ; peut-être disparut-elle tout entière en 1400 dans l'incendie allumé par Tamerlan. Il semble donc difficile de se faire une idée exacte du premier état. Une étude attentive permet de croire que cela n'est cependant pas impossible.

(1) *Loc. cit.*, p. 272.

(2) Il convient de noter que d'après Ibn Jobaïr (*Palestine*, p. 245), un mur séparait, probablement à la même époque, le côté Est, où se trouvait le mih'râb des Compagnons, de la portion chrétienne, qui englobait la place du mih'râb principal futur ; dès lors l'entrée unique s'explique assez mal. Il convient de rappeler que cette porte du Sud comptait en réalité trois ou même quatre baies (sur leurs inscriptions, cf. Waddington, *Inscript. gr. et lat. de Syrie*, 2551 c. Dussaud, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.* 1902, p. 263 et *Mission dans les régions désertiques de la Syrie Moyenne*, p. 299-300) ; on est forcé d'admettre que les fidèles des deux religions se servaient de plusieurs de ces baies.

Il convient, dans l'examen de toute coupole, de distinguer deux parties essentielles : 1° une partie inférieure qui établit le raccordement entre la coupole proprement dite et le tambour de support ; 2° la coupole elle-même.

Dans le dernier état la zone de raccordement de la coupole de l'aigle comporte quatre niches faisant passer le plan carré à un plan octogonal. Chacune de ces niches est posée sur l'angle du tambour inférieur, moitié en saillie, moitié en retrait de ce tambour ; les deux pieds droits et un petit triangle au fond du demi-cylindre y sont en porte-à-faux. M. Choisy, qui a étudié cette combinaison, y reconnaît une formule caractéristique de l'école de Syrie (1). S'appuyant sur cette remarque, M. Van Berchem pense qu'on ne doit pas l'attribuer au xv^e siècle qui releva les ruines de Tamerlan et est tenté de la reporter à la reconstruction de Malik Châh en 1068 (2). L'examen de la coupole de Cordoue vient compléter cette hypothèse d'une manière à peu près irréfutable.



Pl. II. — NICHES D'ANGLE DE DAMAS ET DE CORDOUE.

Nous rencontrons, en effet, dans les coupoles de la grande mosquée d'Occident une niche angulaire, avec ses deux pieds droits en porte-à-faux, établissant un plan octogonal sur le plan carré inférieur, si semblable comme principe à celle de Damas que le désir de copier la formule syrienne saurait difficilement être mis en doute. Plus riches et plus élégantes que les niches de Damas qui n'ont pas conservé comme elles leur revêtement somptueux de mosaïque et de marbre, les niches de Cordoue sont, comme la décoration polychrome et sculptée avec laquelle elles font corps, très probablement les œuvres d'artistes byzantins. Des textes et une inscription assignent à l'ensemble du mihrâb et de ses annexes la date de 965 (3). Dès lors, il semble très légitime ou de reporter la zone de

(1) *L'art de bâtir chez les Byzantins*, p. 85, pl. XXI.

(2) *Notes d'archéologie*, ap. *J. As.* 1891, t. I, p. 422, 423.

(3) Cf. *Al-Bayan'ol-Moghrib*, trad. Fagnan, t. II, p. 392.

raccordement de la coupole de l'aigle au-delà de cette date, et probablement à El-Walid, ou de considérer la réfection de Malik Châh comme une reproduction très fidèle de la construction primitive.

Que trouvons-nous à Cordoue au-dessus de cette zone de raccordement ? Nous trouvons une coupole sur nervures, combinaison curieuse, restée tant soit peu énigmatique, dont les origines probables et la descendance possible sont loin d'être bien connues. Sur les huit angles du polygone, obtenu de la manière que l'on sait, sont bandés huit arceaux divisant l'espace intérieur en un certain nombre de portions triangulaires et circonscrivant une coupole centrale également octogonale mais de dimensions beaucoup plus réduites que le tambour de base. Les portions triangulaires sont couvertes de petits plans cintrés ou simplement inclinés, la coupolette est une demi-sphère surelevée à grosses côtes. Les arceaux, de section rectangulaire, cachent sous leur merveilleux décor mosaïque une armature de bois (1). Cette voûte ne porte pas directement la toiture, une charpente supérieure la protège contre les intempéries.

Quelle était, au-dessus des niches, l'anatomie de la coupole de l'aigle ? Nous en sommes, à ce sujet, réduits aux hypothèses les plus flottantes.

M. Spiers croit qu'il existait une grande différence entre le dôme d'El-Walid et celui qu'Ibn Jobaïr a pu voir vers 1184. « Le dôme primitif, nous dit-il, bâti par des ouvriers byzantins, était probablement en pierre » (2). Il me semble que rien n'autorise une telle supposition. Nous venons de voir que les voûtes à armatures de bois n'étaient pas inconnues aux artistes de Constantinople. Il se peut donc que cette première voûte fut, comme la voûte du XII^e siècle, un ouvrage de charpente. Quand Ibn Jobaïr la vit, la coupole de l'aigle se composait de deux voûtes superposées : la coupole supérieure portait la couverture de plomb, la coupole inférieure était formée de planches renforcées de côtes de bois. Ces côtes, semble-t-il, ne se pouvaient voir de la salle, seul un lambrisage doré, peint et sculpté décorait l'intérieur (3).

Cette ossature dissimulée fut-elle précédée d'une ossature apparente divisant les caissons, de même que les sculptures et les peintures de cette voûte de planches remplaçaient une voûte revêtue de mosaïque (4) ? Le changement de mode de décoration que nous signalent les textes accompagna-t-il un changement d'anatomie constructive ? La coupole d'El-Walid était-elle, en un mot, une voûte sur nervures ? Cela est fort possi-

(1) Cf. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture*, pl. 6.

(2) Spiers, *loc. cit.*, p. 295.

(3) Guy le Strange, *Palestine*, p. 257. Cette coupole présentait apparemment une très grande analogie avec celles des mosquées de Jérusalem, cf. Mauss, *Rev. archéologique*, 3^e série, t. XII, p. 27 et ss.

(4) Les inscriptions jouaient un rôle important dans la première coupole comme dans celle de Cordoue, cf. Edrisi, trad. Jaubert, t. I, p. 352.

ble, mais on ne peut certes pas l'affirmer ; il est très vraisemblable que cette formule byzantine fut pratiquée à Damas. En dehors de l'Espagne, où la mosquée de Cordoue et l'église del Cristo de Tolède nous en fournissent des exemples, en dehors de la grande mosquée de Tlemcen où nous la trouvons aussi avec des panneaux complètement ajourés, une des seules voûtes sur nervures qui ait été signalée appartient à une province asiatique de l'Empire (1) : c'est celle de la chapelle funéraire d'Akhpat en Arménie. Il est donc possible que nous ayons à faire ici à une invention de l'Asie occidentale ; la Syrie a fort bien pu la connaître. Le fait que l'ossature de ces très anciennes constructions est en bois explique sans doute qu'il ne nous en soit pas parvenu davantage (2).

A plus forte raison en est-il de même pour les charpentes primitives ; il ne subsiste naturellement rien de celles d'El-Walid. Conformes à la tradition byzantine, elles présentaient les plus grandes analogies avec celles de Cordoue dont Edrisi nous a laissé une bonne description (3). Dans les unes comme dans les autres, des combles bas à deux versants (4) supportaient des dalles de plomb très épaisses, de larges chêneaux couvraient sur les murs des travées. Suivant l'habitude des charpentes byzantines, il n'y avait pas quelques fermes maîtresses complètes et reliées entre elles, mais un grand nombre de fermettes simplifiées et, pour ainsi dire, indépendantes les unes des autres. Des entrants très rapprochés les uns des autres, peut être réunis par un plafond, présentaient à l'intérieur une surface horizontale richement décorée de motifs sculptés, dorés et peints.

Nous arrivons aux formes ornementales que la première architecture d'Espagne a pu emprunter à la Syrie, en même temps qu'elle s'inspirait de ses procédés constructifs. Le tracé des arcs nous offre un des exemples les plus significatifs de ces emprunts.

Le premier cintrage des édifices arabes, a-t-on dit, fut l'arc brisé (5). Ce fait, exact lorsqu'on ne considère que le seul art égyptien, qui est, il est vrai, le premier art musulman connu, ne l'est plus quand on envisage les écoles espagnoles et syriennes qui semblent avoir, en grande

(1) Cf. Choisy, *Hist. de l'architecture*, t. II, p. 22, 23.

(2) Cependant, il y a des réserves à faire en ce qui concerne l'origine syrienne de leur importation à Cordoue. Les mosaïques qui les recouvrent sont très certainement l'œuvre d'artistes de Constantinople ; on peut difficilement isoler les deux conceptions l'une de l'autre. Il convient probablement de rechercher plutôt leur parenté avec la coupole byzantine de Kahrie Djami (cf. Pulgher, *Égl. byzantines de Constantinople*, pl. xxv).

(3) Edrisi, ed. Dozy et de Gœge, p. 258.

(4) Sur la forme *جملون* caractéristique des toitures syriennes, cf. Moqaddasi, trad. le Strange, p. 75 ; cf. sur le mot, Fraenkel, *Aram. Fremdwörter*, p. 29.

(5) Cf. Gayet, *l'Art arabe*, p. 30.

partie, échappé à son influence et ne se conformèrent naturellement pas aux mêmes traditions locales. En Espagne l'arc brisé n'apparut vraisemblablement que dans le courant du xi^e siècle. Les premiers cintrages employés furent l'arc outrepassé ou en fer à cheval, et l'arc à grands lobes, qui n'en est souvent qu'une variété.

L'origine de l'arc outrepassé et son emploi dans l'architecture byzantine ont donné lieu à d'assez nombreuses recherches. Bien que l'on puisse, croyons-nous, en signaler l'usage exceptionnel dans toutes les provinces de l'empire, il semble bien que son domaine préféré ait été les provinces d'Asie et qu'il faille lui assigner une origine orientale.

En Arménie, M. Texier a indiqué comment il était engendré par la construction de l'abside dans l'église de Dana ; il l'a également signalé à un tombeau d'Urgub et dans un édifice chrétien du vi^e siècle (1). Une étude récente de M. Strzygowski nous le montre fréquemment employé au profil des arcades et au tracé de la grande abside des basiliques dans l'intérieur de l'Asie Mineure (2). M. Van Berchem l'a signalé dans plusieurs églises du Nord de la Syrie appartenant au v^e ou vi^e siècle (3). M. Choisy, qui le considère comme un des traits caractéristiques de l'école syrienne, y reconnaît « le souvenir d'un type antique dont il a, dit-il, retrouvé une foule d'exemples dans la décoration des stèles funéraires de Phrygie (4) ».

Les premiers spécimens que nous en fournisse l'architecture musulmane se trouvent précisément à la mosquée de Damas ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les constructeurs de Cordoue en ont fait le plus constant usage ; c'est très certainement à la Syrie que l'Espagne arabe l'a emprunté.

Quant à l'arc polylobé dont certaines parties de la grande mosquée d'Occident présentent aussi de très remarquables exemples, la mosquée de Damas n'en comportait pas dans son dernier état ; il est très possible qu'elle en comportât sous El-Walîd ; la présence de l'arc trilobé, qu'accompagne une ornementation purement byzantine au mihrâb de Zacharie dans la mosquée el-Aqça de Jérusalem (5) indique que ces cintrages quelque peu bizarres étaient employés par les décorateurs de Syrie.

Nous n'examinerons pas ici la forme et le décor des chapiteaux qui supportent ces arcs. On sait que les premiers chapiteaux des mosquées,

(1) *Architecture Byzantine*, p. 41, 193, 194.

(2) Cf. compte rendu de G. Millet, ap. *Rev. Archéologique*, janv.-fév. 1905, p. 95, 97.

(3) *Corpus inscrip. ar.*, p. 267-268.

(4) *L'art de bâtir chez les Byzantins*, p. 166.

(5) Reproduit d'après une photographie ap. Le Bon : *La civilisation des Arabes*, p. 151.

à Cordoue comme à Damas, furent des chapiteaux empruntés aux vieilles architectures. Les premiers modèles spécialement créés à Cordoue pour l'édifice dans lequel ils devaient prendre place (ces deux formes primitives d'où devait sortir le chapiteau moresque), purent s'inspirer de deux modèles antiques trouvés dans n'importe quelle région du monde gréco-romain, la Syrie aussi bien que les autres ; contentons-nous seulement de faire remarquer que le relief « en épannelage » qui les caractérise se rencontre plus spécialement dans les monuments byzantins de l'Afrique du Nord, de l'Italie et de la Syrie, que des praticiens venus de Syrie pouvaient fort bien être familiarisés avec ce genre de sculpture et avoir déjà créé à Damas, en s'inspirant des modèles qui les entouraient, des œuvres semblables à celles que nous voyons à Cordoue.

La Syrie est également une des régions de l'empire byzantin où se trouve la surabaque en tronc de pyramide. La grande mosquée de Damas présente encore dans ses parties anciennes, des exemples de ce motif (1) qui devait être si heureusement interprété dans la mosquée de 'Abderrahmân et d'El-H'akam II.

Cependant si ces grandes formes, arcs et impostes, se sont conservées à Damas, il ne saurait en être de même quant à la partie pour ainsi dire superficielle de l'ornementation. Nous devons nous en rapporter à des descriptions forcément obscures et incomplètes si nous voulons nous faire une idée de certains ensembles décoratifs tels que la garniture du mih'râb. Une étude plus attentive de ces textes permettra peut-être plus tard d'en reconstituer la composition ; je montrerai seulement ici, à titre d'indication, que les descriptions qu'on nous en donne sont assez facilement identifiables avec l'ordonnance classique des mih'râbs occidentaux.

Le mur était garni jusqu'à une certaine hauteur, par des plaques de marbres (2). Cordoue présente encore ces grands lambris dont M. Dieulafoy (3) a cru reconnaître l'origine dans les palais persans. A Damas, dans le dernier état, un large galon inscrit l'arc d'ouverture dans un cadre rectangulaire. Ce galon n'est probablement qu'une simplification de bandes de mosaïques analogues à celles que nous trouvons à Cordoue. Peut-être cette bordure comportait-elle un décor épigraphique suivant la coutume longtemps conservée en Occident. Ibn 'Asâkir nous signale dans cette partie de l'édifice une inscription dédicatoire portant le nom d'El-Walîd. Elle était, ainsi que l'inscription dédicatoire de la

(1) Cf. Spiers, *loc. cit.* p. 287.

(2) Cf. Quatremère, *Sult. Mamlouks*, t. II, 1^{re} part., p. 270-71 ; *J. As*, 9^{me} série, t. VII, p. 214 et ss.

(3) *L'art antique de la Perse*, t. V, p. 102, 103, 153.

Qoubbat es-Sakhra, en lettres d'or sur fond bleu (1). C'est exactement l'aspect que revêtent les sentences du mihrâb de Cordoue et il semble très légitime de replacer à cet endroit précis de la Qibla les trois bandes dont parle le chroniqueur.

A Cordoue, des écoinçons sculptés à décor floral flanquent l'arc intérieur et ses claveaux. C'est là que nous localiserions volontiers la grande vigne d'El-Walid qui excita l'admiration des contemporains. C'était, à n'en pas douter, un décor bas-relief en or, ou mieux en marbre doré comme les chapiteaux de la même mosquée et les écoinçons du mihrâb de Cordoue. Quant au sujet de ce décor, il est fort possible que le vieux motif païen et chrétien de la vigne en fut effectivement l'élément principal (2). On rencontre dans la mosquée d'El-H'akam, parmi les acanthes et les rinceaux fantaisistes qui composent cette première flore musulmane, des feuilles à cinq lobes et des fruits en grappes qui sont des interprétations de la vigne très conformes à la tradition byzantine.

Des arcatures règnent au-dessus de ce cadre dans les mosquées d'Occident ; à Cordoue, elles sont remplies par un décor mosaïque. Il est probable que ces mêmes arcatures existaient déjà à Damas ; le mihrâb comportait ce motif dans son dernier état. Je n'en connais pas d'exemple dans les mosquées égyptiennes. C'est là un motif syrien et l'arcature moderne n'est très probablement qu'une survivance du décor primitif.

La décoration mosaïque supérieure s'inscrivait-elle dans ces arcatures ou s'étalait-elle au-dessus ? Il n'est pas possible de le dire. Nous connaissons d'ailleurs le sujet de cette décoration : l'artiste y avait représenté la Ka'ba, et ce motif formait pour ainsi dire le centre de la composition des parois de la mosquée entière. On y voyait en effet les villes célèbres avec les arbres de tous les pays du monde (3). Quelques fragments de ces figurations existaient encore il y a peu d'années (4).

Il n'y a rien de semblable en Occident ; le décor mosaïque de Cordoue

(1) Quatremère *Sult. Mamlouks*, t. II, p. 270 ; Maçoudi, trad. Barbier de Meynard, t. V, p. 361, 362, 363, a vu une inscription semblable mais il ne la localise pas à la Qibla. Il y aurait à rechercher si la Syrie nous offre d'autres exemples de mihrâbs à inscription dédicatoire. L'Égypte en compte d'ailleurs un certain nombre. Cf. Van Berchem, *Corpus*, nos 12 et 12 bis, 23, 455, 474.

(2) Sur l'emploi curieux de ce motif dans le palais syrien de Mechatta, cf. l'art. de Clermont Ganneau, ap. *Journal des Savants*, 1906, p. 52.

(3) Cf. Yaqoût ap. Guy le Strange, *Palestine*, p. 263, Moqaddasi trad. le Strange, p. 17.

(4) L'un d'eux est reproduit ap. de Beylié, *L'habitation byzantine*, p. 57. M. Van Berchem, à qui je suis redevable de précieuses indications, m'écrit : « Les mosaïques qui recouvraient les parois de la nef Nord-Sud étaient conservées (sous badigeon) avant l'incendie de 1893. C'est un document de grande valeur qui a disparu, semble-t-il aujourd'hui, bien que l'incendie en eut respecté des parties considérables ».

ne fait pas intervenir d'architectures et la palette même des *fsî/isa* ne paraît pas avoir été la même qu'à Damas (1). Peut-être la transformation du style décoratif chrétien rendrait compte de ces différences. En admettant que les spécimens conservés à Damas datent bien de l'époque d'El-Walid, deux siècles et demi les séparent de ceux du mih'râb d'El-H'akam, deux siècles et demi qui ont vu passer sur Constantinople la querelle des Iconoclastes et la renaissance macédonienne, et dans lesquels l'art décoratif a forcément pu subir des modifications profondes. Ces œuvres n'ayant d'ailleurs de musulman que leur destination, l'examen de leur style sortirait du cadre de cette étude (2).

Quelques fragments mosaïques plus intéressants comme prolongements de l'art byzantin que comme manifestations de l'art arabe naissant, quelques dispositions générales sous lesquelles on devine des réminiscences de compositions anciennes : voilà, au point de vue de l'ornementation, ce que l'on peut attendre de l'examen direct de la grande mosquée de Damas. C'est quelque chose sans doute et cela mériterait mieux que les notes sommaires que je pourrais lui consacrer ici. Cela n'est pas très considérable cependant, et l'on ne saurait en tirer qu'une idée bien imprécise du premier art décoratif musulman. Il semblerait indispensable de compléter cette enquête par l'étude des autres édifices que la même période vit s'élever sur le sol de la Syrie. Interrogés avec méthode, ils apporteraient sans doute dans la question qui nous occupe ici des éléments importants de comparaison. Ils nous renseigneraient peut-être sur l'origine de l'arabesque espagnole, peut-être pourrions-nous établir un lien de parenté entre le style des premières inscriptions andalouses et celui des épigraphes Syriens, et nous reconnaitrions dans les dalles sculptées et ajourées des vieux édifices du Hauran les premières ébauches du décor géométrique (3).

Que le fondateur de la mosquée de Cordoue se soit très fortement inspiré de la mosquée de Damas : c'est là un fait attesté par quelques histo-

(1) D'après Kremer, *Topographie von Damascus*, p. 45, on y trouvait le vert, le rouge, l'or et le blanc. Le bleu qui joue un si grand rôle à Cordoue n'y est pas mentionné ; il convient de remarquer cependant qu'il tenait une place importante dans les décors épigraphiques, cf. *Sup.* p. 54.

(2) Plusieurs auteurs, entre autres Moqaddasi, trad. le Strange, p. 18, 20, 24, signalent l'existence de mosaïques extérieures décorant le minaret, les merlons ; il est douteux qu'elles fussent du genre des mosaïques byzantines, celles-ci, à de rares exceptions près, étaient employées à l'intérieur. Peut-être faut-il y voir des marqueteries à grands morceaux, en briques nues ou émaillées, du genre de celles que nous voyons encore à Cordoue aux portails latéraux de la mosquée. Il y aurait là un point capital de l'histoire du revêtement céramique à élucider.

(3) Cf. de Vogüé, *Architecture civile de la Syrie centrale*, pl. 43, 81, et p. 89, où l'auteur indique la filiation possible.

riens arabes que l'examen qui précède rend, je crois, très admissible. Ce serait cependant, semble-t-il, restreindre le débat que de s'en tenir là. Très certainement la mosquée d'El-Walid et celle d'Abderrah'mân furent les deux pôles entre lesquels s'établit tout d'abord le courant portant les formules d'art d'un bout à l'autre du monde musulman (1), mais cette imitation volontairement imposée à l'Espagne fut, à n'en pas douter, fortifiée, complétée par l'influence plus libre que les peuplements syriens lui durent apporter par la suite. Ces immigrations favorisées par la souveraineté Omeyyade furent, comme nous l'avons vu, très importantes. Que de tendances, que de procédés ne purent-elles pas introduire en Andalousie? Que de traditions purent se transmettre par cette voie pour composer le premier art musulman occidental? C'est de ce style Omeyyade, de cet art hispano syrien que devait sortir l'art moresque presque tout entier. Sans doute à ce premier fonds l'Égypte vint plus tard ajouter de nouveaux éléments, mais son empreinte fut comparative-ment peu profonde.

Plus que toute autre, cette vieille terre d'Asie Occidentale, d'où tant de formules neuves s'étaient répandues sur l'Europe, contribua à doter d'un style nouveau les nouvelles conquêtes de l'Islam.

GEORGES MARÇAIS.

(1) La mosquée de Cordoue, du moins, est, pour l'Occident, le monument où il est surtout permis de l'étudier, car elle est la mosquée Omeyyade par excellence et la première grande mosquée qui nous reste en Espagne, les grandes mosquées qui peuvent l'avoir précédée, telle la mosquée de Saragosse, ne nous étant pas parvenues.